César Castellvi

**- Prix de thèse Okamatsu Yoshihisa 2019 -**

**Remerciements**

Madame la Présidente, chers collègues, chers amis,

C’est le cœur chargé d’émotions que je reçois devant vous ce prix. Si je souhaite rester fidèle à l’ancrage théorique sur lequel repose cette thèse, je me dois de commencer par rappeler que le travail d’écriture, qu’il soit journalistique ou académique, est un travail fondamentalement collectif. Faire ces remerciements avec honnêteté nécessiterait la rédaction d’une liste de personnes qui prendrait rapidement la forme d’un générique de film hollywoodien. Il me faut donc ici faire un choix difficile, en m’excusant de ne pouvoir rendre hommage à tous et en évitant volontairement les remerciements nominatifs.

Je commencerai évidemment par exprimer ma gratitude envers toutes les personnes qui se sont chargées d’organiser ce prix, en particulier les membres du jury qui ont accepté de consacrer une partie de leur été à la lecture des différents manuscrits. Ma pensée va aux autres finalistes dont je suis intimement persuadé que leurs travaux méritaient tout autant d’être récompensés.

Pendant ces cinq années de thèse, j’ai été largement soutenu par différentes institutions ainsi que les personnes, collègues et amis qui y travaillent : l’université Paris Diderot où j’ai fait mes premières expériences d’enseignement, après y avoir découvert le Japon et sa langue. L’École des Hautes Études en Sciences sociales, qui a fait de moi un sociologue à part entière en m’armant théoriquement et méthodologiquement. Et enfin l’Université de Tokyo où j’ai pu bénéficier des meilleures conditions intellectuelles et matérielles pour effectuer mon enquête de terrain. Qu’elles en soient remerciées.

Mais ma plus profonde reconnaissance, je la dois aux dizaines de personnes appartenant au « monde de l’information » japonais qui ont accepté de me consacrer un peu de leur temps et de leur énergie et de me faire découvrir leur quotidien. Ces personnes : journalistes, éditeurs, secrétaires, assistants, étudiants, ainsi que leurs familles, sont les principaux acteurs de cette histoire. Parmi eux, je suis tout particulièrement redevable au quotidien *Asahi Shimbun* qui m’a accueilli en son sein pendant plus de deux ans entre 2014 et 2016. Je me permettrai ici un écart afin de remercier de manière nominative Ōno Hirohito et Inada Shinji, respectivement chef du comité éditorial et éditeur du service international au moment de l’enquête. Sans eux, rien n’aurait été possible.

Il existe d’innombrables portes d’entrée pour penser la question de médias de masse dans la société. J’ai décidé de m’intéresser aux personnes qui sélectionnent, produisent et mettent en forme l’information au quotidien : les reporters de presse. C’est le mot que j’ai choisi pour traduire *shinbun kisha*. Ce terme fait en réalité référence à une catégorie bien particulière de journalistes. De fait, il en exclut beaucoup d’autres. L’une des principales leçons que j’ai tirées de l’expérience de la thèse, c’est l’obligation de faire des choix.

La thèse a une triple ambition : s’inscrire dans certaines des grandes problématiques des recherches en sciences sociales sur le travail et les médias, m’associer au champ des études sur le Japon contemporain réalisées en France et ailleurs et auquel vous contribuez tous, et surtout, essayer d’apporter quelque chose aux nombreux travaux que les chercheurs japonais produisent déjà sur leurs médias. De ce triple objectif découle largement la méthode d’enquête : un mélange d’observations ethnographiques, d’entretiens biographiques et d’analyses de données quantitatives.

L’enquête de terrain aura duré plus de trois ans, m’amenant à beaucoup fréquenter les couloirs du siège de l’*Asahi Shimbun* à Tokyo, mais pas seulement : d’autres entreprises m’ont aussi ouvert les portes de leur rédaction. La compréhension du système médiatique ne peut se faire sans prendre en compte l’ancrage régional en réalité très fort des médias nationaux. C’est donc aux quatre coins du pays que j’ai pu visiter les bureaux locaux de différentes entreprises, divers lieux de rencontre entre les journalistes et leurs sources, ou encore le domicile de certains reporters.

Le travail qui en est issu est une réflexion sur les relations entre salariés et entreprise dans ce contexte industriel particulier. J’ai cherché à décrire comment dans le cas japonais plus qu’ailleurs, c’est l’entreprise qui structure toute l’organisation de la profession : la sélection des candidats, l’apprentissage et l’évaluation du travail, le déroulement des carrières, mais aussi les rapports avec les sources ou encore l’auctorialité des articles de presse. Dernière cette logique où l’entreprise semble omniprésente, l’ethnographie a permis d’identifier les indices d’une autonomie particulière où le rattachement à un métier n’est jamais complètement absent. Le cœur conceptuel de la thèse est donc l’analyse des relations qu’entretiennent logique d’entreprise et logique de métier.

S’il faut retenir un grand résultat, c’est bien celui de l’affaiblissement progressif de la logique d’entreprise et de son pouvoir structurant. Il est le témoin des transformations plus générales de la société japonaise depuis une vingtaine d’années.

Une première explication est le déclin des médias traditionnels. La presse écrite, on le sait, est un secteur en crise. Si j’ai le sentiment qu’en France cela fait bien longtemps que nous avons oublié que l’information n’est pas gratuite, cette amnésie s’élargit également au Japon au fur et à mesure que la population diminue et que l’abonnement à un média (papier ou en ligne) n’est plus un allant de soi pour les nouvelles générations. Les tirages qui continuent de faire la fierté des grands quotidiens chutent d’année en année. La diminution des revenus qui s’en suit a déjà des conséquences sur les capacités économiques des entreprises.

La deuxième explication se trouve dans les évolutions du monde du travail depuis les années 1990. Malgré des salaires et des carrières comparativement avantageuses, les grands groupes de presse ne font plus partie des emplois les plus convoités par les diplômés des universités les plus prestigieuses. Ce déclin témoigne bien sûr du décalage de plus en plus grand entre les attentes des salariés en matière de condition de travail et d’articulation entre vie professionnelle et vie privée, et ce que peuvent offrir les entreprises de presse toujours à la recherche d’un nouveau modèle.

Ainsi, en observant un pan du monde social pourtant restreint, j’ai eu le sentiment d’être au cœur de bouleversements sociétaux bien plus larges que je me suis efforcé de faire ressortir dans ce travail. J’espère avoir pu contribuer à la nouvelle dynamique qui est en train de se mettre en place dans le monde de la japonologie en général, et des recherches sur le Japon contemporain plus particulièrement.

Encore une fois, je considère ce travail comme une réalisation collective et je tiens à remercier toutes les personnes qui y ont contribué.

Je vous remercie de votre attention.

Jeudi 19 décembre 2019, Paris